LA PAIX

A LA

GVERRE.

M. D C. XLIV.

Digitized by Google

A. S. E.

MONSEIGNEVR

DON FRANCISCO DE MELLO.

MARQVIS DE TORDELAGVNA,

COMTE D'ASSVMAR, &c.

Gouverneur & Capitaine General des Pays-Bas, Bourgongne, & du Charrolois, &c.

MONSEIGNEVR,

Quand bien mes inclinations & mes devoirs ne m'auroient pas obligé à m'attacher tres-eſtroictement à vos Intereſts, & à voſtre Service, & que la diſpoſition de ma liberté ſeroit encor en ma puiſſance, & en mon choix; je ne ſçay à qui plus legitimement je me ſçaurois donner qu'à V. E. ſoit que je conſidere ſa naiſſance, qui eſt l'une des plus Illuſtres de l'Eſpagne, ſoit que je regarde ſes employs qui ſont les

premiers de la Monarchie, ou que je m'arreſte ſur ſa Conduite, qui eſt la mieux reglée & la plus admirée de ce ſiecle. Auſſi faut-il avoüer, Monſeigneur, que cette premiere a tant d'eſclat & d'alliances, qu'il ſuffit de ſçavoir que vous eſtes de la tres-ancienne & tres-illuſtre Maiſon de MELLOZ, *pour n'ignorer pas qu'il y a peu de Princes en la Chreſtienté, qui ne ſoient vos alliez. Il eſt d'elle cõme de ces Charbons ardans, qui portent par tout avec eux la lumiere qui les fait deſcouvrir, & je m'aſſeure que ſi je vouloy remonter ce Ruiſſeau juſqu'à ſa ſource, j'y remarqueroy plus d'hommes qui ont porté des Couronnes que de ceux qui ont porté des Chapeaux, & trouveroy que cette Royalle tige, dont vous faites une branche, a remply d'Empereurs, de Roys & de Reynes, les premiers Troſnes de l'Europe. Pour vos Employs, chaſcun ſçait, Monſeigneur, qu'ils ſont ſi grands, que ce n'eſt pas ſans raiſon que l'Eſpagne eſt aujourd'huy en peine de vous trouver un poſte, lors qu'elle vous aura accordé de luy remettre celuy que vous occupez; elle vous regarde comme l'object de la faveur & de l'affection du Roy, & croit que ſa Majeſté ſe deſchargera ſur voſtre ſuffiſance du faix de ſa Monarchie, tant à raiſon de la cognoiſſance que vous en avez de celle qu'elle a de vous, que pour-ce qu'il ſemble qu'il ne vous ſeroit pas beaucoup difficile, Monſeigneur, de gouverner en gros ce que vous avez gouverné en deſtail, eſtant hors de doute qu'apres les Charges que V. E. a eu de Vice-Roy en Sicile, d'Ambaſſadeur pres du Pape & de l'Empereur, de Plenipotentiaire és traitez de Ratisbonne, & de Gouverneur General des Pais-bas, & de Bourgongne, on ne pourroit rien adjouter à vos Charges, ny à vos Services, ny trouver un pair à voſtre merite, ou à voſtre experience. Et ce qui vous doit relever d'avantage, Monſeigneur, c'eſt qu'en toutes ces diverſitez d'employs & de natiõs, vous avez ſi*

bien

bien ſçeu diverſifier voſtre Conduite, & vous accommoder à tant de differentes humeurs, que vous vous pouvez vanter d'avoir fait par tout le Service du Roy, & de n'avoir jamais donné ſujet à qui que ce ſoit, de ſe plaindre de vous avec raiſon. V. E. s'y eſt conduite (comme elle fait encor dans cette Charge Royalle qu'elle deſſert) avec tant de douceur, d'integrité, de prudence, d'adreſſe, de punctualité, & de zele, que l'envie avec tous ſes yeux eſt encor à reprendre en vos actions un ſeul poinct d'intereſt, une ſeulle faute, un ſeul mouvement violent, une ſeulle oiſiveté, ou une ſeulle impatiẽce. Vous n'eſtes point, Monſeigneur, de la nature de ceux que l'aprehenſion des affaires rend inacceſſibles, la diverſité de celles qui ſe paſſent en cette Cour ne vous occupe qu'agreablement; & vous eſtes ſi expeditif, que ceux qui ſont aupres de voſtre perſonne, n'ont pas moins de plaiſir que d'eſtonnement, à remarquer que le travail eſt ſi naturel à voſtre eſprit, qu'il s'y delaſſe, que comme rien ne le ſurcharge, rien ne l'inquiete, & que pour l'ordinaire vous perdez plus de temps à attendre les affaires, que les affaires n'en perdent à vous attendre. Et ce qui met le comble à voſtre reputation, & au bonheur des Eſtats que vous gouvernez, c'eſt que ſoubz vous les bonnes cauſes n'ont rien à craindre, ny les mauvaiſes rien à eſperer, & que voſtre probité a impoſé ceſte loy à vos plus proches, de ne vous parler jamais que de choſes raiſonnables. En fin, Monſeigneur, ſi je vouloy m'eſtendre ſur tant de rares qualitez qui ſe retrouvent en V. E. je feroy une faute contre l'uſage & contre le jugement, faiſant entrer une Hiſtoire dans une Epiſtre, & toute la Moralle dans un Compliment: Ie reſerve un plus ample & particulier travail à un ſi digne & ſi haut ſujet, me contentant pour aujourd'huy de dire que voſtre Naiſſance, vos Charges, & voſtre Conduite ſont ſi proportionnées &

ſi relatives l'une à l'autre, qu'il ſuffit de connoiſtre la derniere pour juger de la ſeconde, & de n'ignorer pas celle-cy, pour eſtre ſçavant de la premiere. Mais quand toutes ces conſiderations ne me ſerviroient pas d'un motif plus que ſuffiſant à m'attacher inſeparablement à V. E. celles des obligations incomparables dont le Pays où je fais une teſte vous eſt redevable, a des forces & des perſuaſions de reſte à m'induire à le faire; Chaſcun ſçait, Monſeigneur, que V. E. ne deſdaigna pas d'entreprendre ce Patient, quoy qu'il fuſt deſeſperé, & que bien que la gangreine fuſt à ſa playe, vous y avez aplicqué des remedes ſi efficaces & ſi doux, qu'il y eſt plus entré d'or que de fer, plus de lenitif que de feu, plus d'attrayant que de corroſif; & vous pouvez dire que vous avez fait en la guerriſſant la plus belle cure dont l'Eſpagne ſe vantera jamais. Cette Province, Monſeigneur, qui vous conſidere comme ſon Reſtaurateur, & tous ſes habitans comme leur Pere, ſçait mieux reſſentir qu'exprimer tant de Bienfaicts dont voſtre ſinguliere bonté a eſté prodigue en ſon endroit. Elle avoüe que vos ſoings l'ont ſoutenu dans ſa foibleſſe, que voſtre appuy l'a affermy dans la tempeſte, que voſtre prevoyance l'a ſauvée tout fraichement d'un naufrage, que ſes amys & ennemis croyoyent inevitable; en un mot qu'elle vous doit, Monſeigneur, tous les biens qu'elle a, & tous les maux, qu'elle n'a pas, & qu'aujourd'huy ſa Majeſté ne l'auroit pas pour ſujette, ſi elle ne vous euſt point eu pour Protecteur. Pour moy qui ay eu l'honneur d'eſtre envoyé de ſa part aupres de V. E. pour luy repreſenter ſon Eſtat, je ſuis teſmoing que lors que je n'en ay pû obtenir des remedes, mes inſtances en ont obtenu des ſoupirs & des tendreſſes, qui n'ont pas deu peu ſatisfaire cette Province és perſonnes de ceux qui les ont recueillys, ny peu diminuer ſes ſouffrances & ſes impatiences és perſonnes de ceux qui la gouver-

nent.

nent. Auſsy ſçay je bien, Monſeigneur, que tous ſes peuples ont les reſſentimens des grandes faveurs, dont vous les avez accueilly de tout temps, ſi bien imprimez dans leurs caurs, qu'il n'y en a point quine s'eſpuiſa de ſang pour voſtre Service. Et quoy que je ſois compris és obligations que cette Province vous a, ſi veux je croire qu'elle ne ſe faſchera pas ſi ſeparant icy ma debte de la commune, je me preſente à V. E. bien plus pour luy en faire une reconnoiſſance qu'un payement, & pour y en adjouter une nouvelle, que pour en acquitter une vieille, en laſuppliant tres-humblemẽt, comme je fay, de vouloir honorer de ſa faveur cette Proſopopée de la Paix à la Guerre, que l'occaſion du temps que vous m'avez permis, Monſeigneur, d'arreſter en ces Pays m'a fait eſclorre, eſtant certain que je ne ſçauroy mieux fonder l'aſſeurance de cette Nymphe, que ſur la protection de V. E. mieux mettre ſes intereſts qu'entre vos mains, mieux appuyer ſes raiſons que de voſtre auctorité, ny plus eſpouvanter ſon ennemie, que de voſtre nom & de voſtre perſonne, puiſque vous eſtes, Monſeigneur, Celluy qu'elle redoute d'avãtage en terre, & que vous tenez des premiers rangs entre ceux qui ont de l'adreſſe & des expediens à ſuffire pour deſarmer ſon bras & reſtablir ſa Rivalle. Auſsy faut il avouer Monſeigneur, que le repos publicque, qui doit eſtre le premier but, & le principal eſtude d'une ame Royalle, eſt tellement voſtre occupation, que comme tous vos ſoings ne tendent qu'à ſon reſtabliſſement, de meſme toutes vos forces ne viſent qu'à combattre ce qui luy eſt contraire; C'eſt d'où j'oſe eſperer Monſeigneur, qu'ayant de la paſsion pour l'Enfant, vous aurez de l'affection pour la Mere, & que travaillant avec tant d'ardeur pour la tranquillité Generalle, V. E. verra de bon œil celle qui la doit produire, que j'ay choiſy pour tiltre & pour argument de cet ouvrage. C'eſt un ſuject, Monſeigneur, qui

outre qu'il eſt conforme à la ſaiſon, aux vœux, & neceſſitez des Peuples, a des principes ſi raiſonnables & ſi neceſſaires, & peut avoir des ſuittes ſi utiles, & ſi divertiſſantes, qu'il n'y a que ceux qui ne ſont en inquietude, que lors qu'ils ſont en repos, & qui ne ſont en paix que lors qu'ils ſont en guerre, qui le puiſſent deſapreuver. Auſſy l'ay je choiſy de ce genre, affin que le Lecteur trouve de l'agreement dans la matiere, s'il n'en trouve point dans le langage, quoy qu'à vray dire il m'importe peu, que tout autre n'y rencontre pas ſa ſatisfaction, pourveu que V. E. y rencontre la ſienne. C'eſt, Monſeigneur, le ſeul but & le ſeul advantage que je m'y ſuis propoſé, & d'avoir occaſion de rendre publicques en ceſte Proſopopée les proteſtations tres-expreſſes & tres-inviolables que j'ay fait, & que je renouvelle, d'eſtre toute ma vie,

MONSEIGNEVR,

DE V. EXC.

Tres-humble, tres-obeiſſant, & tres-obligé Serviteur,

PETIGNIER.

LA

Digitized by Google

LA PAIX
A SON EXCELLENCE
SONNET.

MIniſtre le plus Iuſte & le plus Grand du monde,
Dont le ſang eſt Royal auſſy bien que l'employ,
Objet de la faveur & du Cœur de ton Roy,
Chef le plus redouté de la terre & de l'onde.
Toy qui portes ma cauſe, & ſur qui je me fonde,
Que mon eſpoir eſt grand d'eſtre apuyé de toy!
I'ay tout ayant la force, & la raiſon pour moy,
L'une a ſouvent beſoing que l'autre la ſeconde.
Que ſi dans le rencontre où je vay de ce pas,
I'obtiens quelque avantage en l'appuy de ton bras,
Ie veux qu'en mon hiſtoire on liſe cette Clauſe,
Que je fy par ta main ce Coup victorieux,
Et qu'on te doit donner le tiltre glorieux
D'en eſtre l'Inſtrument, ſi tu n'en es la Cauſe.

LA

LA PAIX A LA GVERRE.

TOy qui ne te ſçaurois repaiſtre,
Que de ſang, de flamme & de fer,
Qui ne nais que pour m'eſtouffer,
Et qui ne meurs que pour renaiſtre;
Toy qui m'eſclos, & me deſtruis,
Qui m'eſteins, & fais que je luis,
Qui fais perdre & briſler mon luſtre,
Qui romps & ſoutiens mes Autels,
De qui les cruautez rendent mon nom illuſtre,
Et dont l'horreur me faict adorer des mortels.

Cruelle, qui dés ton jeuſne aage
As fais couſtume & vanité
De faire avec impunité
Regner le trouble & le carnage,
Vas paſſer tes furieux ans.
Chez les Turcs, ou chez les Perſans,
Leur loy t'en donne un privilege:
Vas regner parmy ces Payens,
Où tu pourras voller ſans faire un ſacrilege,
Et t'immoler du ſang, ſans tuer des Chreſtiens.

Sors des limites de l'Europe,
Où tu te tiens dés ſi long temps,
Soullage un peu ſes habitans
Du brouillard qui les envelope,
Vas tenir ta ſanglante Cour,
Où les demons font leur ſejour;
Vas foudroyer chez l'hereticque,
Paſſe le Nort, paſſe les Mers,
Vas plus loing que l'Aſie, & plus loing que l'Africque,
C'eſt ton plus court chemin pour r'entrer aux Enfers.

Vas faire regner le deſordre
Où l'on jouit d'un plein repos,
Il ne reſte icy que des os,
Où ta dent ne ſçauroit plus mordre;
Vas ſur le Nil & le Iordan,
Vas dans l'eſtat du Preſtre Iean,
Où l'abondance eſt toute entiere,
Là les Pays ſont habitez,
Là l'ardeur te faudra pluſtoſt que la matiere,
Au lieu qu'elle te mancque en ces lieux defertez.

L'em-

L'Empire, l'Eſpagne, & la France
N'ont plus de ſang à t'immoler,
N'ont plus de Temples à bruſler,
N'ont plus d'argent pour ta deſpance,
Laiſſe vivre leurs Potentats
Dans leurs Cours, & dans leurs Eſtats,
Change tous leurs troubles en calmes,
Briſe le fer qui les deſtruit,
Laiſſe les repeupler d'Oliviers & de Palmes,
Et vivre un ſiecle ou deux des douceurs de leur fruit.

Vas reſpandre dedans la Chine
Ce qui te reſte de venin,
Porte l'effroy chez ſon voiſin,
Et chez celuy qui le confine;
Vas tremper tes cruelles mains
Dans le ſang de ces inhumains,
Chez qui l'inceſte eſt moins qu'un crime,
Vas ſur eux fouler ta fureur,
Vas faire ton ravage, & faire ta victime,
De ceux qui font desjà le meurtre ſans horreur.

Vas dans ce tenebreux empire,
Où regne l'ombre & le ſommeil,
Et où ſix mois l'an le ſoleil
Ne ſçauroit eſchauffer ny luire,
Vas t'en, mais de ton propre gré
Au plus bas & plus froid degré,
Que ceſt aſtre marque en ſa courſe,
Vas porter ta proye aux Lutins,
Retourne dans l'enfer, dans ton centre, en ta ſource,
Rendre compte à Pluton du droict de tes buttins.

Vas porter ta flamme au Barbare,
Vas plonger ton fer dans ſon flanc,
Et ſouler ta rage de ſang
Où l'homme n'en eſt point avare,
Le Ciel qui ſe ſert de ton bras
Pour punir ſes Peuples ingrats,
T'aprend par moy qu'il leur pardonne,
Il te veut bannir deſormais,
Et desjà de ſa part aujourd'huy je t'ordonne
De ſortir de l'Europe, & n'y r'entrer jamais.

Vois

Vois s'il reſte en ſa Monarchie
Vn Pays qui ſoit tout entier,
Et ſi d'attacque où de quartier
Vne Ville s'eſt affranchie,
Vois s'il luy reſte un Souverain,
Qui n'ayt ſon ſceptre hors de ſa main
Pour ſe ſervir de ſon eſpée;
Vois s'il luy reſte un ſeul Eſtat,
Où ta barbare main ne ſe ſoit occupée
A porter ſans égard le meurtre & l'attentat.

Vois s'il luy reſte une Province,
Où le feu ne ſoit allumé,
Où le ſujet ne ſoit armé,
Pour deffendre ou troubler ſon Prince;
Vois qu'elle n'a pas ſeulement
Dequoy fournir à l'aliment
De ta rage avide & altiere,
Qu'il eſt de toy comme du feu
Qui s'eſteint d'ordinaire à faute de matiere
Et qu'on te blaſmera d'y reſter pour ſi peu.

Pour-

Pourquoy vas tu troubler le Pape,
Et fais tu ſi mal à propos
Porter les armes ſur le dos
De qui devroit porter la Chape?
Quand le Ciel te donna pouvoir
De tout perdre, & tout eſmouvoir,
Il en excepta ſon domaine,
Le trait dont tu le vas perçant,
Met les Turcs en repos, & l'Egliſe à la chaiſne,
Eſpargne le coulpable & deſtruit l'innocent.

Fais que ta rage ſe modere,
Et ceſſe d'aller eſchauffans
Ce Pere contre ſes enfans;
Et ſes enfans contre leur Pere;
Ceſſe de ſouffler ſoubs des feux,
Qui les vont conſummans tous deux,
Ne fomente plus leur intrigue,
Romps leur menée & leurs complots,
Et ſi tu veux entr'eux affermir une ligue,
Que ce ſoit pour aller contre les Huguenots.

N'em-

N'empeſche point que l'Italie
Voyant la riſque où tu la mes,
Ne s'affranchiſſe deſormais
Des horreurs dont tu l'as remplie;
Sors la de trouble & de ſoucy,
Quitte Rome & Florence auſſy,
Laiſſe l'un & l'autre Eſtat libre,
Va laver tes ſanglantes mains
Dans l'eau claire du Po, dans l'eau trouble du Tibre,
Et ne les plonge plus dans le ſang des Romains.

Ceſſe de moleſter l'Eſpagne,
Et fais que bientoſt ſon Lyon
Conduiſe la Rebellion
En triomphe par ſa campagne;
Sors de ſon chaleureux climat,
Et va dans celluy du frimat
Moderer l'ardeur qui te bruſle,
Ou bien ſi tu t'y veus tenir,
S'il n'eſt pas encor temps que ton fleau s'en reculle,
Retire toy chez ceux qui t'y firent venir.

Cet immenſe & ſuperbe Empire,
Qui vat confiner le Levant,
Chez qui le Soleil & le vent
Peuvent tousjours ſouffler & luire,
Cette Couronne à vingt fleurons,
Dont vingt Roys pareroient leurs frons,
Ne veut point de trouble chez elle,
Ne ſe laiſſe point envahir,
Veut bien te recevoir à lors qu'elle t'appelle,
Veut bien te commander, mais non pas t'obeïr.

Son Roy le plus puiſſant des Princes,
Qui conte encor pour le jourd'huy,
Plus de Royaumes deſſoubs luy,
Que d'autres Roys n'ont de Provinces,
Luy de qui les Eſtats divers
Font la moitié de l'univers,
Et rendent l'autre Tributaire,
Qui peut au point où Dieu l'a mis,
Se rendre, s'il luy plait, Monarque de la Terre,
Et faire ſes ſujets, des Roys ſes Ennemis.

Luy dont la Caiſſe eſt ſi feconde,
Qu'elle ne s'eſpuiſe jamais;
Qui va regorger deſormais
Des Richeſſes du nouveau monde;
Luy qui des cailloux du Peru,
Dont chaſque an il eſt ſecouru,
Fait trembler le party contraire,
Ne prens tes fleaux que pour des jeux,
Se redreſſe par Mer de ce qu'il pert en Terre,
Et d'une ſeulle flotte eſmeut tous ſes haineux.

Iette les yeux deſſus l'Empire,
Vois le dedans, vois le dehors,
Vois s'il reſte à ce vaſte corps
Vn ſeul membre qui ne ſouſpire,
Tant de ſang qu'il a reſpandu,
Tant de Pays qu'il a perdu,
N'aſſouviſſent ils poinr ta rage:
Diſmer ſur luy plus qu'à moitié,
Conduire le volleur dans ſon propre heritage,
Fait il horreur à tous, ſans te faire pitié.

Laiſſe reſpirer l'Allemagne,
Qui ſouſpire dés ſi long temps,
N'oblige pas ſes Proteſtans
A faire encor une campagne,
Calme leurs aveugles fureurs,
Pour leur laiſſer voir les erreurs
Qui les arment & les animent,
Et maintenant qu'ils ſont au poinct
De ſervir l'Empereur du bras dont ils l'oppriment,
Laiſſe les accorder, & ne les trouble point.

Va remener dans la Suëde
Ceux que ta rage en fit venir,
Et ſi tu ne t'y veus tenir,
Retourne au lieu d'où tu procede;
Va t'en dire à leur Souverain,
Que leur perte a paſſé leur gain,
Qu'ils ne peuvent plus ſe deffendre,
Que leur bras rompt d'eſtre tendu,
Qu'ils ont verſé du ſang, qu'ils en ont fait reſpandre;
Mais bien moins fait verſer, qu'ils n'en ont reſpandu.

Laſſe toy de voir l'Angleterre
Dans le deſordre où tu la tiens,
Et de rougir du ſang des ſiens
Ceſte vaſte Mer qui l'enſerre,
Son Trouble, qui n'a pour objet
Que l'aveuglement d'un ſujet,
Et que l'erreur pour tout pretexte
Met ſa Couronne en deſarroy,
Met la Religion dedans un grand contexte,
Et ſouſleve ſa Cour contre ſon propre Roy.

Sors de ce Royaume celebre,
Qui demande de reſpirer,
Ta flamme au lieu de l'eſclairer
Luy ſert d'ombrage & de tenebre;
Laiſſe diſcerner aux Anglois
La meilleure de tant de loys,
Dont leur croyance eſt ſuſceptible;
Laiſſe les demeſler entr'eux
Qui de Luther ou Beze explicqua mieux la Bible,
Toy qui ſçais qu'en ſa gloſſe ils ont erré tous deux.

Iette les yeux ſur la Lorraine,
N'y pouvant plus jecter la main,
Laiſſe r'entrer ſon Souverain
Dans ſa Court & dans ſon Domaine,
Souviens toy que trop laſchement
Soubs un couvert d'allechement
Il fuſt envahy d'autres Princes,
Et que ce Duc tout plein de cœur,
Preferant ſa parolle à toutes ſes Provinces,
Choiſit d'eſtre trompé pluſtoſt qu'eſtre trompeur.

Regarde comme la Savoye,
Et le Piedmont ſe vont perdans,
Conſidere dés combien d'ans
L'une eſt en peine,& l'autre en proye,
Ces deux Pays,de qui les Monts,
Portent la pitié ſur leurs fronts,
Où la peur ſoulloit eſtre emprainte
Par l'erreur où tu les a mis,
Par un laſche reſpect, par une injuſte crainte
S'immolent tous les jours pour plaire à leurs amis.

Sors

Sors de la Comté de Bourgoigne,
Où tu ne ſçaurois plus regner,
La honte t'en doit eſloigner,
Si la pitié ne t'en eſloigne;
Reſpecte un Peuple, dont le ſang
N'a point de prix, ny point de rang,
Parmy les plus grands Roys du monde;
Voy comme rien ne l'eſtourdit,
Qu'il demeure conſtant, que le Ciel le ſeconde,
Et que plus l'on l'eſmeut, tant plus il ſe roidit.

Fais perdre à celuy qui l'opprime
L'eſpoir qu'il a de l'envahir;
Ce Peuple ne ſçait obeïr
Qu'à ſon Monarque legitime;
Vois que tous tes fleaux aſſemblez,
Et tous leurs efforts redoublez,
Ne l'ont fait, ny plier, ny rompre;
Et que cet ennemy qui croit (pre,
Qu'il n'a dans ſon bonheur qu'à tenter pour corrom-
Dés huict ans qu'il le bat, ſe trompe en ſon endroit.

Souffre que ces Eſtats rebelles
Qui diviſent les Pays-bas,
Ceſſent d'eſclorre par ton bras
La vanité de leurs querelles;
Fais leur cognoiſtre que le Ciel
Ne peut voir repandre leur fiel
Contre leur Prince legitime;
Commence de leur faire voir,
Que ce Roy ceſſera de ~~pardonner~~ chaſtier leur crime,
Dés qu'ils auront ceſſé d'oublier leur devoir.

Va par delà la Mer de glace,
Où jamais ton fleau n'a regné,
Et vis chez ce peuple eſloigné,
Iuſqu'à ce que la faim t'en chaſſe;
Va dans ce climat peu cognu,
Où les deux ſexes vont tout nu,
Iouir des biens dont ils ſe gorgent
Souller tes appetits brutaux
Du ſang noir & groſſier dont leurs veines regorgent,
Et ton avare humeur de leurs riches metaux.

Ie ſçay que tu me peus reſpondre,
Qu'il reſte encor où te loger,
Qu'il reſte encor où ravager,
Sans aller ſi loing te morfondre,
Que la France a quelques quartiers,
Qu'on fait paſſer pour tous entiers,
Pour s'eſtre exemptez de ta flame;
Mais ceſte eſpece de repos
Couſte au Peuple ſi cher, qu'il voudroit en ſon ame
N'avoir point de maiſons, & n'avoir point d'impos.

Advoue aujourd'huy que la France
Pour te nourrir chez ſes voiſins,
Pour t'eſloigner de ſes Confins,
N'en eſloigne pas la ſouffrance;
Voy comme ſes pauvres ſujets,
Pour ſatisfaire à tant de jects,
S'eſpuiſent de ſang, & de moüelle;
Voy comme pour ton entretien,
Et pour ſe rachepter de te loger chez elle,
Elle n'a preſque plus, ny d'hommes, ny de bien.

Ie ne voy point de difference
Entre tes fleaux, & ſes impos,
Si non que l'un deſtruit en gros,
Et l'autre en deſtail pert la France ;
Quoy que ſes maux ſemblent legers
Aupres de ceux des eſtrangers,
A t'en dire ce qu'il m'en ſemble,
Ils ne different qu'en ce poinct,
Qu'aillieurs tu te fais voir, & ſentir tout enſemble,
Et qu'en Frãce on te ſent, mais l'on ne t'y voit point.

Il eſt vray que ſur ſes frontieres
On ne t'a veu que trop ſouvent,
Et qu'où l'on a ſenty ton vent,
Les ruines ſont toute entieres ;
Va voir où tes fleaux l'ont touché:
Vois la Champagne, & le Duché,
Le Baſſigny, la Normandie,
Va dans la Breſſe, & le Loſſois,
Va dans le Boullonnois, & dans la Picardie,
Là tu t'es fais ſentir, & voir tout à la fois.

Son

Son Roy, dont le Regne commance,
Quoy qu'il ſoit né parmy tes fleaux,
Se veut diſpenſer des travaux,
Dont tu ſurcharge ſon enfance;
Ce Prince qui teſmoigne avoir
Vn ardant deſir de me voir,
Luy de qui l'ame n'eſt point double,
Monſtre que ton jeu luy deplaiſt,
Veut regner en repos, s'il eſt né dans le trouble,
Et reſpirer mon air, s'il a ſuccé ton laict.

Sors donc promptement de l'Europe,
Va plus loing faire tes amas,
Prends tes quartiers dans les climats
Du Sauvage & du Miſantrope;
Va ſi loing, que d'un ſiecle entier
Ton abominable meſtier
Ne s'exerce dans ſes contrées,
Puis qu'auſſi bien, ſi tu n'en ſors,
Ceux pour qui tes demons y firent leurs entrées,
Ont entr'eux reſolu de t'en mettre dehors.

Sçache que desjà mes Miniſtres
Sont aſſemblez pour te bannir,
Que les Roys pour ſe reunir,
Ont entr'eux convenu d'arbitres ;
Previens un ſi ſenſible affront
Par un remede utille & prompt,
Fais de toy meſme ta retraicte,
N'attends pas cette extremité,
Crains en te contraignant, que l'on ne te mal traicte,
La honte eſt touſiours jointe à la neceſſité.

FIN.